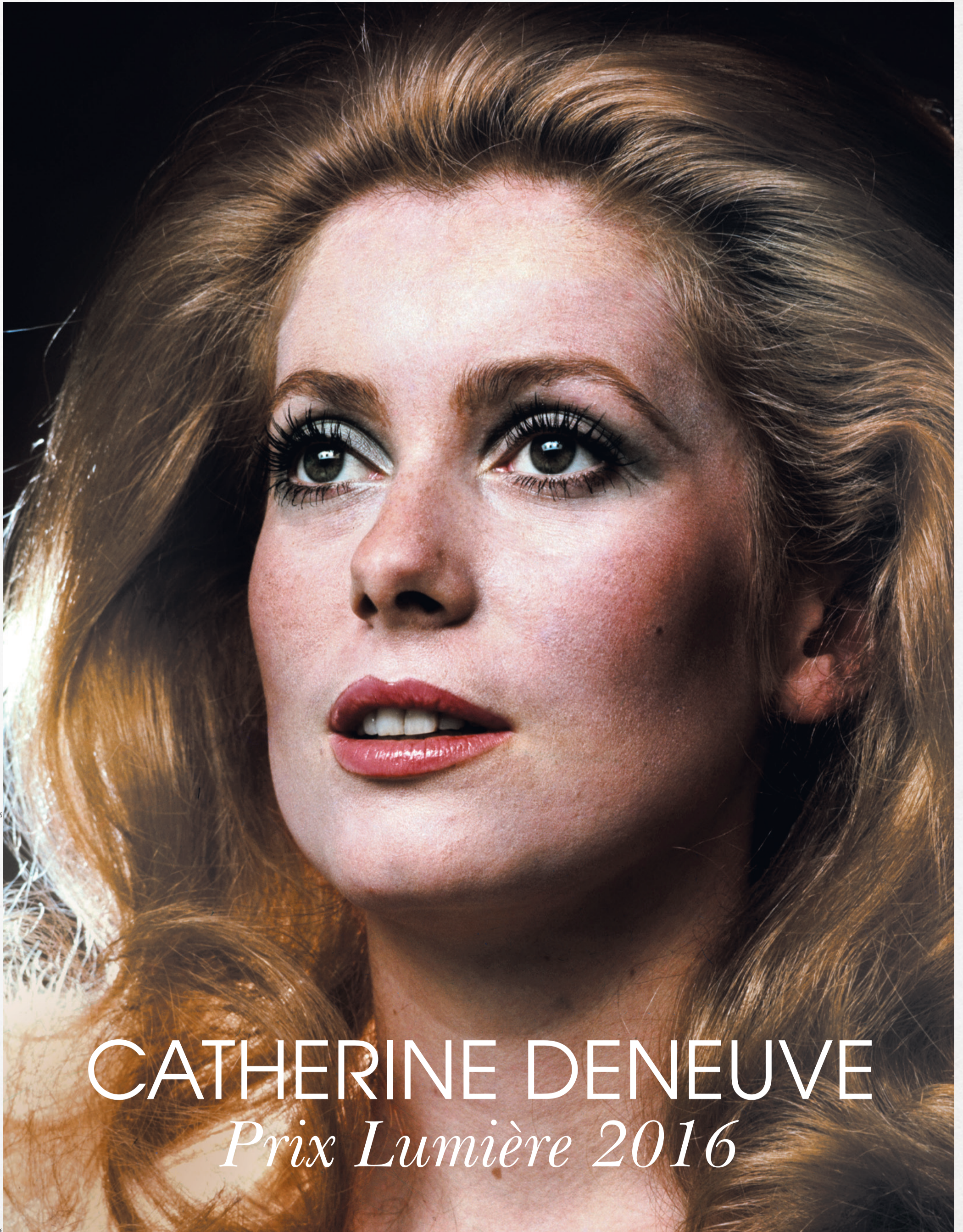


# LUMIÈRE 2016 LE JOURNAL #07

« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvions-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté? » Louis Lumière RUE DU PREMIER-FILM 14 OCTOBRE



CATHERINE DENEUVE  
*Prix Lumière 2016*

# CATHERINE DENEUVE

## Prix Lumière 2016 !

Cette éblouissante actrice, qui s'amuse – ou s'agace – de son statut de star à la beauté froide, icône de l'élégance française, a fait preuve, en 50 ans de carrière, d'une alliance de goût très sûr, d'audace et de curiosité cinéphilie. Traversant la vie avec autant de grâce qu'elle a imprimé la pellicule, elle n'a cessé de se réinventer, guidée par une indomptable énergie et le goût du risque. Femme libre, plus instinctive qu'elle n'en a l'air, Deneuve se paie le luxe de beaucoup s'amuser dans un métier qu'elle trouve « à la fois grave et enfantin ». « Souvent, les rôles qui m'ont le plus séduite étaient des rôles qui, a priori, n'étaient pas pour moi » a-t-elle dit. Elle a failli tourner avec Hitchcock et aurait adoré jouer dans *Pas de printemps pour Marnie...* Portrait en forme de puzzle, en 13 films programmés au festival, du Prix Lumière 2016.

« Sa « blondeur », sa « beauté froide », son « aura mystérieuse » ont fait couler beaucoup d'encre... mais Catherine Deneuve, elle, n'aime rien tant que de casser ce fantasme de papier glacé en racontant sa passion pour le jardinage et en se disant plus fidèle au Salon de l'agriculture qu'aux défilés de haute couture. Elle affirme n'avoir « jamais cherché à bâtir une carrière » et lorsqu'on l'interroge à ce sujet, l'image qui lui vient à l'esprit est « plutôt un mur de pierres sèches, posées les unes après les autres ». Le métier où, adolescente rêveuse, elle a débuté à 15 ans, semble avoir été une suite de rencontres heureuses, mais c'est surtout un parcours cohérent, marqué par des choix audacieux. Encore nimbée du romantisme des *Parapluies de Cherbourg* de Jacques Demy, elle n'hésite pas, à 22 ans à peine, à accepter un rôle très sombre : celui d'une femme qui glisse dans la folie meurtrière, sous la direction de Roman Polanski, alors un jeune cinéaste polonais quasi inconnu - il n'a tourné que *Le couteau dans l'eau*. Dans *Répulsion* en 1965, elle est saisissante, hagarde, claustreuse, en jouant Carol, une jeune manucure introvertie dont la peur phobique des hommes tourne à la schizophrénie. Elle dira avoir « beaucoup apprécié le côté morbide » de l'héroïne, en proie à des visions terrifiantes. « C'est très agréable, pour une actrice, de jouer une méchante : on a vraiment quelque chose à faire, on le sent bien », dira-t-elle. Pour André Téchiné, on n'a jamais aussi bien joué la folie, alors que « généralement, l'acteur se vautre dans les outrances, les grimaces, le zoo ». Dans ce rôle, elle « parvient, apparemment sans rien faire, à faire surgir les zones les plus profondément enfouies de l'inconscient. Elle donne l'impression que la sagesse et la folie se superposent. Mieux : qu'elles s'imbriquent. » Grand directeur d'acteurs, Polanski lui apprend « la manière d'habiter une scène, de trouver des choses insolites, un peu dérangeantes », dira-t-elle. « A cause de la timidité et d'une certaine solitude », elle s'est sentie proche du personnage. Ce rôle marque un tournant dans sa carrière. Sorti en 1968, *La Chamade*, adapté d'un roman de Françoise Sagan avec qui Alain Cavalier co-écrit le scénario, fait d'elle une petite bourgeoise insouciant, oisive et sensuelle, un luxueux bibelot choyé par son riche amant, joué par Michel Piccoli. Elle tombe amoureuse d'un autre homme qui lui, ne roule pas sur l'or, et tente alors une incursion dans « la vraie vie ». L'actrice « s'y montre d'une vivacité incroyable, enchaînant la joie, la tristesse, l'humour, la futilité, l'espoir, l'ennui avec la même simplicité, le même allant, le même naturel. Qui ne tomberait immédiatement amoureux d'elle ? » se demande le critique des *Inrocks* Jean-Baptiste Morain. Puis François Truffaut fait d'elle une blonde fatale à la mesure des héroïnes hitchcockiennes dans *La sirène du Mississippi* (1969). Visage d'ange, silhouette élégante et indéchiffrable sourire, elle incarne une délinquante éduquée par l'Assistance publique, qui a usurpé l'identité d'une jeune femme, Julie Roussel, afin d'épouser à sa place le directeur d'une fabrique de cigarettes à la Réunion, joué par Jean-Paul Belmondo. Lequel tombe fou amoureux de la belle menteuse, voleuse et complice du meurtre de la vraie Julie. Son visage ravissant est une énigme sans fin, son personnage, tragique, à l'identité ambiguë, ne peut être sauvé que par l'amour. Pour Truffaut, « Catherine ajoute de l'ambiguïté à n'importe quelle situation (...) car elle donne l'impression de dissimuler un grand nombre de pensées secrètes ». Écrit pour elle, un dialogue deviendra culte : « Tu es si belle que te regarder est une souffrance. – Pourtant hier tu disais que c'était une joie. – C'est une joie et une souffrance... ». Truffaut le réutilisera dix ans plus tard, dans *Le Dernier métro*. Quant au poétique *Peau d'âne* de Jacques Demy en 1970, il fait d'elle l'incarnation parfaite de la princesse des contes de fées, aux robes couleur de temps, pour des générations d'enfants. « J'entends des mères qui disent : « Tu vois cette dame ? C'est Peau

d'âne. Autant que je m'y fasse : pour les enfants, je suis à vie la princesse qui casse des œufs dont s'échappent des poussins quand elle fait un gâteau » plaisantera-t-elle. Sorti la même année, *Tristana* de Luis Buñuel, où elle « joue au début le rôle d'une adolescente, qui devient une jeune femme, puis qui devient une femme acariâtre, aigrie, malade, infirme, c'est évidemment un rôle beaucoup plus généreux pour une actrice » que *Belle de jour*, dira-t-elle. Cinq ans plus tard, Robert Aldrich la fait venir à Hollywood pour un polar mélancolique, *La Cité des dangers*. Elle joue une call girl de luxe, amante d'un flic usé campé par Burt Reynolds, dans cette chronique d'une Amérique des Seventies désenchantée et en perdition. « Je ferai le film à une condition », aurait dit l'acteur à Aldrich, « que tu m'obtiennes Mademoiselle Chanel pour le rôle ». Deneuve qui répète peu ses rôles, réalise qu'une semaine de lecture du texte « donne beaucoup d'aisance et facilite les choses au tournage ». D'Aldrich, elle dira : « J'avais un peu peur. On m'avait dit qu'il était très dur avec les femmes... Il a été absolument charmant avec moi ». La même année, elle pétille d'espièglerie et de jeunesse au côté d'Yves Montand dans *Le Sauvage* de Jean-Paul Rappeneau, le cinéaste qui lui avait fait tourner sa première comédie dix ans plus tôt, *La vie de château*. « J'adore les comédies. Et c'est très difficile de réussir une comédie qui ait une certaine tenue ». Avec Rappeneau, c'est l'harmonie.

« Qui ne tomberait immédiatement amoureux d'elle ? »

« C'est quelqu'un qui écrit des partitions exactes. Il écrit ses films comme on écrit une musique et je suis une interprète très consentante... » *Hôtel des Amériques*, sa première collaboration avec André Téchiné, elle est un médecin anesthésiste, jadis passionnément amoureuse d'un homme dont la mort rend sa nouvelle idylle difficile. A la sortie du film, des actrices américaines lui expliquent « qu'à ce niveau de notoriété il était impensable d'endosser un rôle pareil, que c'était trop risqué pour leur carrière ». « Là-bas, plus on a de succès, plus on devient une vedette, moins on a de liberté. On est prisonnier de son créneau, du mythe qu'on représente pour le public ». Impensable pour Catherine Deneuve, qui ne s'est jamais laissée enfermer dans une image, notamment en optant pour le genre fantastique avec *Les Prédateurs* de Tony Scott en 1983, où elle incarne une vampire dominatrice et homosexuelle, au côté de David Bowie et Susan Sarandon. Par goût du risque, de « l'insécurité » selon ses propres mots, elle fait confiance au jeune François Dupeyron - récemment disparu - qui n'a encore jamais rien tourné. L'actrice se laisse séduire par le rôle d'une femme abandonnée par son mari, la nuit, sur une aire d'autoroute, dans *Drôle d'endroit pour une rencontre*, où elle retrouve Gérard Depardieu. Autre saut dans l'inconnu : elle incarne une femme de raison éperdument amoureuse d'une jeune fille dont tout la sépare, dans *Les Voleurs* d'André Téchiné en 1996. Un peu inquiète de « l'inconnu » que représente ce rôle, elle livre au final une composition bouleversante.

Autre rôle marquant, écrit pour elle : celui d'une femme déchu, joaillière dépressive et alcoolique mondaine dans *Place Vendôme* de Nicole Garcia. Une femme absente à elle-même, qui sous un masque d'indifférence arrogante, cache un profond désarroi. « C'était un pari, mais j'ai toujours su que Catherine serait à la hauteur. Quand je revois le film fini (...), je me dis que pour s'abandonner autant, elle a dû me faire sacrément confiance », dira la réalisatrice. Dans *Le Vent de la nuit* de Philippe Garrel, dernier film projeté à Lumière 2016, elle est une bourgeoise à la vie rangée qui espère, rongée par l'impatience, le retour de son jeune amant, incarné par Xavier Beauvois. L'actrice qui a accepté de ne tourner qu'une prise pour chaque scène, sent une montée d'adrénaline à chaque « moteur ! ». Femme du présent à la parole libre, attirée par toutes les propositions audacieuses, Catherine Deneuve n'aime pas parler d'elle. « J'ai l'impression, lorsqu'on me pose des questions, que les réponses sont dans mes films, que je n'ai rien à ajouter. Il est impossible, si on les regarde, de ne pas avoir une idée de ce que je suis réellement. » [Rébecca Frasquet]

« Pour les enfants, je suis à vie la princesse qui casse des œufs dont s'échappent des poussins quand elle fait un gâteau. »



## Nicole Garcia

Actrice, réalisatrice et scénariste qui présente *Mal de pierres*, son dernier film en avant-première.



Comment avez-vous été amenée à faire tourner Catherine Deneuve ?

– Quand mon deuxième film, *Mon fils préféré*, est sorti, elle m'a appelée pour en parler. J'ai dû être troublée, bien plus que je ne l'ai réalisé à l'époque, et lorsque j'ai commencé à penser à mon troisième film, *Place Vendôme*, je me suis mise à chercher dans mon imaginaire un personnage qui allait coller avec elle, à la fois très lumineux, dans l'univers de la joaillerie, mais qui ait aussi une face cachée, mélancolique. Elle m'a autorisée à raconter ce que je raconte presque tout le temps avec mes personnages féminins : quelqu'un de border line, qui marche sur une crête étroite et essaie de ne pas basculer. Je trouve ce personnage très à part dans sa filmographie, il ne ressemble pas aux autres. Ce n'est pas très modeste de dire cela !

Voire expérience de comédienne vous donne-t-elle une approche particulière ?

– Avec les acteurs, sur le tournage, je suis assez directive, comme s'il y avait une strate où je pense que le rôle doit être joué. Je leur parle pendant les prises. Catherine Deneuve a capté ça et elle s'est tout à fait approprié le rôle. J'ai passé tout le reste du temps à être spectatrice d'elle... Il y a une scène où elle joue au poker dans un train : j'ai été bluffée par l'audace qu'elle avait, la brutalité qu'elle montrait. Je la trouve incroyablement sexy dans ce film, je suis tombée un peu amoureuse d'elle ! C'est bref et très précieux, le travail avec les acteurs, c'est d'une intensité extraordinaire, c'est une vie dans la vie. Pendant le tournage, tout le reste passe à la trappe. Ce qui se passe entre Catherine et moi

« J'ai été bluffée par son audace »

dans une scène, ça a quelque chose de sacré, ça se termine avec le film. Ensuite nos chemins divergent, mais nous on sait, l'une et l'autre, ce qui s'est passé et en quoi ça nous a engagées. C'est parfois quelque chose d'anodin, et parfois c'est très intime.

En repensant à *Place Vendôme*, quel moment du tournage vous revient spontanément en mémoire ?

– Il y avait une scène merveilleuse, mais qu'on a dû couper au montage. Une scène dans une chambre d'hôtel avec Jean-Pierre Bacri, après une nuit d'amour. Catherine Deneuve se mettait à chanter une chanson d'Edith Piaf, « *Peut-être bien qu'ailleurs, une femme a le cœur éperdu de bonheur... comme moi* » (elle fredonne). Je cherche encore cette scène, c'est une chanson extraordinaire et quand elle chantait, Catherine était merveilleuse... En plus c'est un scandale, elle fume énormément et elle a gardé une voix d'une clarté intouchée !

Qu'est ce qui, selon vous, lui a permis de faire une carrière d'une telle longévité ?

Son talent, la chance, et la sophistication de ses goûts, même en dehors du cinéma, qui ont fait d'elle une icône... ce qui n'est pas la place la plus répandue dans le cinéma ! Elle a un certain snobisme dans ses goûts, un snobisme pour le meilleur, qui a aimanté vers elle beaucoup d'artistes, qui ont fait d'elle une icône. [Rebecca Frasquet]

PROJECTION PRIX LUMIÈRE



C'est un formidable duo d'acteurs, une rencontre aussi improbable que réjouissante, dans un petit paradis tropical. Las de sa vie passée et de son métier de créateur de parfums, Yves Montand a délaissé son laboratoire pour trouver refuge sur une île déserte, au large du Venezuela. Robinson bougon, il coule des jours tranquilles jusqu'à l'arrivée d'une tornade blonde non signalée par le bulletin météo : Catherine Deneuve. La suite est un feu d'artifices de dialogues étincelants, une cascade de moments de franche cocasserie... Débordante de jeunesse, de vitalité et d'espièglerie, Catherine Deneuve est ici à mille lieues de la créature figée et vénéuse qu'en avait fait Luis Buñuel cinq ans plus tôt dans *Tristana*. Elle semble s'amuser follement dans ce rôle d'aventurière délurée et fêtarde, qui traîne derrière elle un galant italien résolu à l'épouser. Servie par les dialogues vifs et drôles de Jean-Loup Dabadie et un scénario parfaitement huilé, elle est irrésistible, tout comme Yves Montand, grande gueule à l'œil narquois. Le tout, sur fond de décor exotique propice à de multiples péripéties, parfaitement exploitées par Jean-Paul Rappeneau. [Rebecca Frasquet]

Le Sauvage de Jean-Paul Rappeneau  
Amphithéâtre du Centre de Congrès (Projection après la remise du Prix Lumière)

## Vincent Lindon, Mister classe

En 2015, il évoquait sa passion pour Julien Duvivier. Au festival 2016, c'est au cinéma de Marcel Carné qu'il rend hommage dans les salles. Rare en marge des écrans ciné, Vincent Lindon s'est dévoilé sans filtre à la Comédie Odéon, dans un dialogue matinal de plus de deux heures avec Thierry Frémaux. Morceaux choisis.

## LE MÉTIER D'ACTEUR

Je dis souvent à mes amis : Je fais de mieux en mieux quelque chose que j'aime de moins en moins. Ce qui m'intéresse dans mon métier, c'est ce qui se passe avant « *Moteur !* » et après « *Coupez !* ». L'écriture, les rapports entre les gens. La jouissance de jouer c'est trop court et je préfère l'endurance. Je n'aime qu'une chose, ce sont les rapports humains. Et j'en déteste une autre, c'est la familiarité. Je ne vais pas aux émissions de variété. Coco Chanel disait « *Vous êtes à la mode, eh bien vous n'y êtes plus !* »

## LE DÉBUT DE CARRIÈRE

Mes parents viennent de la grande bourgeoisie, je suis un aristo. Donc j'ai pu refuser énormément de films, éviter beaucoup d'écueils. J'ai décidé de faire tout ce qui est chic pour moi, de la qualité et pas de la quantité. Grâce à ma mère qui connaissait tout le monde, j'ai fait mes « *débuts* » à 21 ans en tant que conducteur de la camionnette costume de Gérard Depardieu sur le tournage de *Mon Oncle d'Amérique* d'Alain Resnais, en 1981. Il me disait « *Comment elle va ma saloperie, comment elle va mon ordure ?* » Un peu plus tard, toujours grâce à ma mère, Coluche a téléphoné en disant : « *J'ai du boulot pour ton même.* » C'était dingue et mon boulot c'était tester de micros ! Comme autodidacte, je me suis construit sur des phrases de Coluche. Mais pour être honnête je n'ai jamais eu de vocation, je pense que c'est l'amour du travail qui compte. Comme disait Rodin : « *La beauté on ne la trouve que dans le travail, sans lui on est foutus.* »



« La beauté on ne la trouve que dans le travail, sans lui on est foutus »

## AVEC LES RÉALISATEURS

Ma hantise : être un mauvais souvenir pour le metteur en scène. Je leur fais parfois peur et je le regrette. J'ai toujours considéré que les acteurs faisaient les films avec eux. Quand je tourne, il est tout pour moi, j'ai envie de ne parler qu'à lui. Je ne connais pas de plus belle relation au monde que celle d'un metteur en scène avec son acteur. Quand ça se passe bien, c'est indescriptible. Comme avec Jacques Doillon (avec qui il vient de tourner Rodin). C'est un métier que je trouve très touchant.

## LE TEMPS QUI PASSE

Il y a des gens qui disent « *Je me suis vachement calmé avec le temps.* ». Moi non, j'ai plus le trac avant de tourner une prise, j'ai de moins en moins de sang-froid pour les choses qui n'ont pas d'importance. Tout s'aggrave avec le temps ! Moi quand je fais mon premier jour de tournage c'est le 11 novembre, c'est le drame, vous n'imaginez pas ! Et je ne veux pas être un vieil acteur ! [Charlotte Pavard]

## BÉNÉVOLES SANS FRONTIÈRES



L'une d'elles vous a certainement tendu un billet, guidé dans l'obscurité d'une salle ou aidé à trouver un DVD à la boutique du Village, avec un chaleureux sourire... et un petit accent. Liana et Geghanush viennent d'Arménie, Silvana d'Albanie, Hanna Chi Nahla d'Algérie et Tsvetelina, de Bulgarie. A l'occasion de la Semaine de l'Intégration, elles ont rejoint les 500 bénévoles du festival, dans le cadre d'un partenariat avec la préfecture du Rhône. « *Avant de venir j'étais un peu stressée, à cause de la langue, mais dès que j'ai commencé ça s'est très bien passé. Ça me donne confiance en moi* » dit Geghanush, professeur de musique de 32 ans, qui dans quelques heures fêtera l'obtention de son diplôme de français. « *C'est magnifique !* » dit Hanna Chi Nahla, 23 ans, dont les yeux pétillent. Au festival, elle aime « *tout* » et « *tellement, que j'ai demandé des horaires en plus ! Je vais travailler samedi* ». Mercredi elle a distribué l'encas du ciné-goûter à la Halle Tony Garnier, lors de la projection du *Géant de fer*. « *Les enfants sont tous arrivés en même temps ! Heureusement ils étaient bien éduqués, ils n'ont pas touché les choses* » raconte-t-elle en riant. Silvana, qui veut faire une formation d'esthétique-coiffure, a découvert le cinéma classique français et elle a adoré *La Chamade* avec Catherine Deneuve, où une femme hésite entre deux hommes, et « *choisit de rester avec son mari* ». Le film l'a touchée mais elle n'aurait « *absolument pas* » fait pareil. « *Peut-être parce que je n'ai jamais été riche, je choisirai toujours l'amour au lieu de la bonne vie* ». Bilingue en anglais, Tsvetelina, 27 ans, a étudié et travaillé dans le marketing en Grande-Bretagne, avant de suivre son mari qui avait trouvé un emploi en France, et d'avoir un enfant. « *Je ne parlais pas du tout français en arrivant, et je suis restée à la maison avec mon bébé, mais il a 14 mois maintenant et je veux retravailler* », dit-elle. « *C'est un beau pays, je veux rester* ». Pour Liana, le groupe de bénévoles est « *comme une famille, on s'entend très bien* ». Cette année le groupe EDF, partenaire fondateur du festival, s'associe à la semaine de l'intégration, en recevant ces bénévoles pour leur présenter les métiers de l'entreprise et leur proposer des stages et des contrats en alternance. Pour que Lumière soit plus qu'un très beau souvenir : le premier pas vers l'emploi et une nouvelle vie en France. [Rebecca Frasquet]

## Al Pacino, cet inconnu



*Panic in Needle Park* est le deuxième long-métrage de Jerry Schatzberg, après *Portrait d'une enfant déçue*. Fils de fourreurs du Bronx, cet ex-boyfriend de Faye Dunaway a d'abord été photographe de mode. Il a également tiré le portrait volontairement flou de Bob Dylan pour la célèbre pochette du double album *Blonde on Blonde* (1966). Jerry Schatzberg, 89 ans, se targue de n'avoir appartenu à aucune bande et rigole doucement quand on lui parle de la parenthèse pseudo-enchantée du Nouvel Hollywood. *Panic in Needle Park*, co-écrit avec le couple d'écrivains Joan Didion et John Gregory Dunne, s'inspire d'articles du *Times*. Sous ses faux airs de docu-fiction aux pays de la came, le film est avant tout une magnifique histoire d'amour. L'actrice Kitty Winn reçoit un Prix d'interprétation à Cannes. Quant à Schatzberg, il obtient une Palme d'or pour *L'épouvantail* deux ans plus tard.

En 1971 à la sortie de *Panic in Needle Park*, Al Pacino, 30 ans, est un inconnu dans le movie business. Mis à part une bafouille dans un petit drame inédit et oublié, le film de Jerry Schatzberg est son premier rôle au cinéma. À l'écran, plus vrai que nature, il est Bobby un jeune drogué new-yorkais qui hante les bancs de Sherman Square (surnommé le « *Needle Park* », littéralement le parc aux seringues). Poings dans les poches, bandana dans les cheveux, teint pâle, regard de chien battu mais l'assurance de ceux qui n'ont rien à perdre, Bobby Pacino capte tous les regards. La caméra de Schatzberg semble saisir par effraction ses attitudes. Non loin de là, un certain Francis Ford Coppola prépare son *Parrain* et veut Pacino en Corleone. Ses producteurs lui préférèrent Robert Redford. Plus blond, plus star, « *C'est en organisant une projection de Panic in Needle Park que j'ai réussi à convaincre les pontes de la Paramount* » explique le cinéaste.

L'éditeur vidéo indépendant Carlotta a récemment édité un prestigieux coffret du film de Jerry Schatzberg, le troisième d'une collection prestige débutée avec *Body Double* et *L'année du dragon*. Outre le film en version restaurée disponible en DVD et Blu-Ray, un livre de 200 pages – *La vie sur grand écran* – comprend des documents rares, des extraits du scénario annoté par le cinéaste. Il inclut aussi des critiques et des interviews d'époque. Celles-ci permettent de mesurer le travail des cinéphilés français Pierre Rissient ou Michel Ciment dans la découverte – et donc la reconnaissance – d'un cinéaste, peu soutenu par les studios, suspect aux yeux de l'intelligentsia en raison de son passé de photographe de mode. [Thomas Baurez]

## PRIX CHARDÈRE

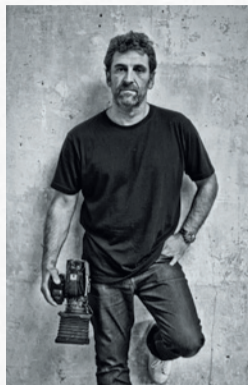


Dans une ambiance chaleureuse et drôle, le critique Michel Ciment a reçu le prix Bernard Chardère, sous forme de diplôme avec en plus cette année un exemplaire de *L'Encyclopédie de Paul Vecchiali (Prix Raymond Chirat 2016)*. Un cadeau que M. Ciment a apprécié en saluant la force d'être partial, et de s'engager lorsqu'on écrit.

PORTRAIT

# Marcel Hartmann en quelques clics

Quel est son secret ? Star ou pas, il a le chic pour mettre les gens à l'aise. Cela semble simple et c'est justement ce qui fait l'artiste. Car, il ne cesse de le répéter, la technique c'est une chose, la psychologie c'en est une autre. Fort d'un CV de photographe digne des célébrités qu'il met en boîte, Marcel Hartmann peut impressionner, mais les beaux clichés de festivaliers Lumière qu'il prend depuis quatre ans montrent qu'il sait briser la glace.



« Une photo ne se fait pas avec la tête mais avec le cœur »

D'Irving Penn à Richard Avedon en passant par Peter Lindbergh, il a travaillé aux côtés des plus grands de la mode. Il vient surtout de l'école Dominique Isserman, car c'est avec cette immense professionnelle qu'il a « tout vu et tout appris ». Jean-Paul Gaultier s'en est mêlé et sa réputation était lancée. Du festival du film américain de Deauville au festival de Cannes, ses portraits de Vincent Lindon ou de Kirk Douglas ont fait de lui ce photographe reconnu publié dans *Vanity Fair*, *L'Optimum* ou le *Magazine du Monde*. Des anecdotes, il en a toute une réserve, et s'amuse encore à se remémorer l'effet « Johnny Depp » sur les femmes, aussi beau de face que de dos !

Cette année, il a de nouveau posé son studio dans une salle du musée des Frères Lumière. On l'a compris,

inutile d'être célèbre pour intéresser Marcel Hartmann, car tout anonyme peut se révéler passionnant. Lors des trois journées de shooting continu qu'il consacre aux festivaliers, vingt minutes de pose suffisent à créer un contact avec le sujet, aussi furtif soit-il. « Une photo ne se fait pas avec la tête mais avec le cœur », dit-il, et le généreux photographe s'applique à regarder les gens dans les yeux. Il use de plein de petites astuces pour détendre l'atmosphère, musique, blagues ou anecdotes personnelles. Sans trop parler pour autant, car justement, il faut rester naturel. « Au début, ils disent tous ne pas être photogéniques ». Chacun recevra pourtant sa magnifique photo en noir et blanc. Pour le côté glamour bien sûr, mais aussi, parfois, pour atténuer l'effet multicolore de certaines tenues bariolées !

Sarah porte sa robe noire et son rouge à lèvres rose pour la séance photo. Ce matin, sa sœur lui a lancé : « La classe ! ». Cette étudiante en communication de 20 ans est à l'aise, cette photo sera un beau souvenir à montrer à son entourage. Suit Claire, l'œil pétillant, les cheveux auburn et la tenue assortie. « Je retire mes lunettes » ? Marcel l'encourage à faire ce qu'elle veut. Il lui pose quelques questions sur son programme du jour, tente de la détendre, mais ça n'est pas vraiment nécessaire : « Je ne suis pas stressée, je ne passe pas un examen ! ». La séance de cette festivalière assidue se termine sans lunettes, et dans la bonne humeur. Franck lui succède. Consultant rasé de près, il dit en porter l'uniforme avec son pardessus beige au col relevé. Il reste debout et fixe l'appareil photo. « Je suis photographe amateur. » Il repart avec quelques conseils généreusement prodigués par le maître. [Charlotte Pavard]

DANS UN MONDE QUI CHANGE, REVIVRE LES GRANDS CLASSIQUES DU CINÉMA DEVIENT POSSIBLE



BNP PARIBAS PARTENAIRE DE LUMIÈRE 2016  
Vivez ou revivez des grands moments de cinéma grâce au festival Lumière 2016 dont BNP Paribas est partenaire pour la 8<sup>ème</sup> année consécutive.

**BNP PARIBAS**

La banque d'un monde qui change



TANDEM

# L'esprit d'équipe

Un film est une œuvre collective. Gros plan sur quelques beaux duos de créateurs, dont le travail est à admirer au festival.

Il est l'un des résistants, planqués dans le maquis du Vercors, et aussi l'un des visages connus d'un « casting all stars » - comme on ne dit pas à l'époque. Dans *Un homme de trop* (1967), le visage en question est extrêmement juvénile : Jacques Perrin à 26 ans. Même repeint en blond platine, quelques mois plus tôt, par un coiffeur de Rochefort, Charente-Maritime, il irradie. Il est tout juste revenu d'Italie, où les accords de coproduction avaient dépêché quelques jeunes premiers français : c'était la « dolce vita », les producteurs le récompensaient parfois d'un tableau de maître, un Delacroix, un Morandi. Il a tout laissé, pour enchaîner *La 317<sup>e</sup> section* de Pierre Schoendorffer et *Compartiment tueurs* de Costa-Gavras.

Entre Costa et Jacques, le courant passe. Le premier a fait ses gammes d'excellent technicien - et *Un homme de trop* n'a rien à envier aux films de guerre qu'on tourne alors à Hollywood. Il pense qu'il est temps de raconter au monde la dictature des colonels, qui ont pris le pouvoir dans son pays, la Grèce. Il veut adapter *Z*, le roman de Vassilis Vassilikos, mais peine à convaincre un producteur. Jacques Perrin, lui, dit banco. A-t-il vendu une toile ?

« Tout cela n'aurait peut-être pas vu le jour sans *La 317<sup>e</sup> Section* » racontera, plus tard, le comédien devenu producteur - puis cinéaste. J'y ai appris que l'action n'a un sens que si on la mène vraiment jusqu'au bout. Et une fois le film terminé, on a pris réellement conscience de sa résonance politique. Ce qui valait pour la Grèce des colonels valait pour le Brésil, le Portugal et tous les pays derrière le rideau de fer. Suivront, Costa à la mise en scène, Perrin à la production (et dans des petits rôles), *Etat de siège*, sur l'ingérence des Etats-Unis en Amérique latine, puis *Section Spéciale*, sur la trahison des juges sous Vichy. Il y aura même un projet, jamais abouti, de film sur la pollution mondiale. C'était un temps où acteurs et cinéastes s'engageaient main dans la main. [Adrien Dufourquet]

COLLECTIONNEURS



# Chiner-ciné avec moins de 40 euros

Affiches de films, DVD, photos de tournage, caméras, autographes et même des fauteuils de cinéma. Devant ces milliers d'objets, il sera difficile de faire son choix ce week-end lors de la Ciné Brocante organisée par l'Institut Lumière. Comme chaque année, la Brocante Cinéma et Photographie de Lyon prendra ses quartiers rue du Premier-Film pour le plus grand bonheur des cinéphiles. Ateliers sur les secrets de cinéma, jeu de piste sur les traces des frères Lumière et concours de films sont également au programme de cette neuvième édition. Avec une nouveauté : une vente aux enchères samedi soir. Mais avant de craquer sur le catalogue, voici une petite sélection d'objets que vous pourrez acheter à la Ciné Brocante pour moins de quarante euros.

[Laura Lépine]

1. Photo du film *Voyage au bout de l'enfer* 21x30 cm, en couleur

L'ancien ouvrier Mike, plonge dans l'horreur de la guerre du Vietnam. Robert De Niro prête ses traits au personnage de Michael Vronsky dans l'inoubliable *Voyage au bout de l'enfer* du regretté Michael Cimino. Un tournage immortalisé par des clichés eux aussi devenus cultes.



11€

2. View Master 3D



15€

Ancêtre de la 3D, objet phare des années 90, la « View Master » ou visionneuse est un peu la madeleine de Proust de tous les cinéphiles et passionnés de photographie. Faire défiler les photos de films ou de paysages devant vos yeux ébahis. L'occasion de replonger en enfance...

3. Polaroid

C'est l'objet incontournable pour tous les collectionneurs, les cinéphiles et les adeptes du vintage. De toutes les couleurs, de toutes les tailles : les Polaroids seront partout à la Ciné Brocante. Attention cependant, les prix des « Polas » peuvent décoller !



35€

4. DVD : *Peau d'âne*



15€

Vous ne pourrez pas revoir ce classique au festival Lumière ? Pas de panique, la Ciné Brocante vous donne l'occasion de vous « racheter ». Le film réalisé par Jacques Demy avec le Prix Lumière 2016 sera certainement l'un des DVD les plus prisés du week-end !

1. CINÉ BROCANTE Samedi de 11h à 19h et dimanche de 9h à 18h

2. VENTE AUX ENCHÈRES en partenariat avec Artcurial Samedi à 18h30 (exposition des lots toute la journée au lycée du Premier-Film).

Entrée gratuite

# AU PROGRAMME SAMEDI



**Laughter in Hell** d'Edward L. Cahn  
En présence de Bertrand Tavernier

↳ Institut Lumière, 12h



**Le Jour se lève** de Marcel Carné  
En présence de Vincent Lindon

↳ Ciné Toboggan, 17h



**Miami Vice - deux flics à Miami** de Michael Mann  
En présence de Rebecca Zlotowski

↳ Comoedia, 17h45



**Le Sauvage** de Jean-Paul Rappeneau  
En présence de Jean-Paul Rappeneau

↳ Pathé Bellecour, 18h



**Mirage de la vie** de Douglas Sirk  
En présence de Ludivine Sagnier

↳ Ciné Duchère, 20h30

PROGRAMME DU SOIR

# NUITS LUMIÈRE

4 quai Augagneur, Lyon 3e / Berges du Rhône

— VENDREDI 14 OCTOBRE

NUIT 8 :  
DJ OVERFLOW



Plus d'informations sur NUIITS LUMIÈRE  
Entrée libre dans la limite des places disponibles



Conception graphique et réalisation : François Garnier / Agence Heure d'été  
Rédaction en chef : Rébecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux

Imprimé en 8 000 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

[www.festival-lumiere.org](http://www.festival-lumiere.org)